

Sport éternel : le dromos

Autor(en): **Jeannotat, Yves**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport**

Band (Jahr): **50 (1993)**

Heft 5

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-998121>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Sport éternel

Yves Jeannotat

Le dromos

Faut-il le rappeler, il n'a jamais été question, tout au long des Jeux olympiques de l'Antiquité, de battre des records, mais de remporter la victoire. Ce qui comptait, c'était d'être le premier, le «meilleur», et nul n'y parvenait sans l'aide des dieux. Cette relation de cause à effet mettait l'athlète, l'Olympionique, à l'école de l'humilité, car c'étaient les divinités que l'on célébrait à travers ses victoires. Les dieux étaient les artisans de la victoire, le coureur était leur instrument.

La course d'abord

On se souvient que, à l'origine des Jeux olympiques et pendant 13 olympiades, une seule épreuve figurait au programme: le «dromos», ou course du stade (192,27 m à Olympie), la plus courte distance jamais disputée à l'époque, si l'on en croit Pausanias. Elle était calquée sur la longueur de la piste, ce qui fait qu'elle changeait d'un stade à l'autre. Comme nous l'avons vu dans le numéro 7/1992 de MACOLIN, le nom de Coroïbos (ou Koroïbos) était étroitement lié à cette épreuve, puisqu'il en fut le premier vainqueur (776 av. J.-C.). Même lorsque le programme des Jeux se fût élargi, on conserva l'habitude de considérer le vainqueur du dromos comme le «roi» des Jeux olympiques, ce qui est d'ailleurs plus ou moins encore le cas aujourd'hui.

Le départ

Les concurrents étaient amenés dans l'enceinte du stade par un hellanodice. Là, la place qu'ils allaient occuper sur la «pierre de départ» était tirée au sort. Pendant ce temps, comme on les voit faire encore de nos jours, ils procédaient à une série d'exercices de «mise en train», mouvements instinctifs autant qu'appris, gestes rituels, souvent, appelés à conjurer les mauvais esprits et à se donner confiance. Au fur et à mesure que le moment fatidique approchait, on les sentait devenir nerveux. Certains se frappaient la poitrine, d'autres vidaient l'air de leurs poumons en poussant un cri rauque, ce qui mettait la foule impatiente en liesse. A un appel, ils s'alignaient, complètement nus, entre deux «colonnes», à l'emplacement qui leur était désigné sur la fameuse dalle à rainures, dans lesquelles leurs pieds prenaient solidement appui. Genoux légèrement fléchis, corps penché en avant, un bras, voire les deux, porté(s) devant le corps ou, main(s) posée(s) sur le sol, ils attendaient le signal de départ donné soit par un coup de trompette, soit par un cri (apite = partez!) du «starter». Certaines descriptions parlent aussi d'une sorte de corde ou d'une latte en bois placée devant les coureurs, mais on n'a jamais pu expliquer de façon satisfaisante, dans ce cas, le procédé appliqué pour l'éloigner.

Si un concurrent prenait un départ «anticipé», il provoquait le rappel et, selon Plutarque et Hérodote, le fautif était fouetté avant que ne soit donné le nouveau départ, ce qui attendait aussi,

à l'arrivée, celui qui, s'écartant de sa ligne, aurait touché ou gêné un autre coureur.

Le style

La course est d'abord une affaire d'instinct. Mais l'observation des entraîneurs, l'analyse, l'expérience, tous ces éléments contribuent à donner naissance au «style». Celui des Grecs est bien connu: buste droit plutôt que penché en avant, mains ouvertes portant le geste loin devant et loin derrière le corps, jambe fortement projetée vers l'avant... La biomécanique a modifié les attitudes, mais la magie de la vitesse était alors la même qu'aujourd'hui: «Présents au départ, présents à l'arrivée, ils allaient si vite qu'on les perdait de vue sur le parcours...» Au terme de leur course, à l'œil, trois juges avaient pour tâche délicate de désigner le vainqueur.

Origine

Philostrate raconte l'origine de la course du stade: «Les Eléens avaient préparé jusque dans les moindres détails l'autel de Zeus sur lequel reposait l'objet du sacrifice, mais ils ne voulaient pas allumer le feu eux-mêmes. Ils firent donc reculer les coureurs jusqu'à l'autre extrémité du stade et les mirent au défi: placé devant l'autel, le prêtre tenait la torche à bout de bras. Le départ pouvait être donné. Le premier arrivé avait l'honneur de pouvoir s'emparer de la torche au passage et de faire jaillir la flamme sacrée...» ■

